

Le libertaire

Rédaction : G. EVEN
Administration : N. FAUCIER
72, rue des Prairies, Paris (20^e)
(Chèque postal : N. Faucier 1165-55)

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

RÉVOLUTION!

Un mot a beau être galvaudé, servir les intérêts des uns ou des autres, être interprété suivant les besoins de telle politique ou de telle philosophie, il n'en a pas moins une signification propre dont toutes palinodies ou artifices de langage ou de plume ne peuvent le déposséder.

Tel le mot : Révolution.

Révolution, au point de vue social, veut dire : passage brusque, par des moyens violents d'un gouvernement à un autre gouvernement, d'un état de choses à un autre, d'un régime à un autre régime.

Il peut donc y avoir des révoltes de toutes sortes, les unes pouvant instaurer un régime de progrès social, c'est-à-dire donnant à l'homme une plus grande somme de libertés, et les autres faisant œuvre de pire réaction.

Il est bien certain que la révolution que nous, anarchistes révolutionnaires, appelons de tous nos vœux n'a rien de commun avec celle qui a simplement pour objet de remplacer les maîtres de l'heure par d'autres, furent-ils prolétariens. Nous voulons, nous souhaitons plutôt, une révolution qui soit économique et morale.

Économique en ce qu'elle rendra au producteur le profit de sa production. Morale, parce qu'elle donnerait à l'individu les moyens de se développer intellectuellement, d'évoluer vers un stade où il pourrait vivre enfin, harmonieusement, hors de toute contrainte autre que celle que lui imposeraient le respect de la liberté de son semblable, en un mot, anarchiquement.

Est-il possible d'arriver à ce palier de l'évolution humaine sans ces brutalités du progrès ? que sont les révoltes, ainsi que les appelaient Victor Hugo ? Peut-on concevoir que, grâce à une propagande éducative inlassable, on parviendrait à faire des hommes d'aujourd'hui les êtres parfaits susceptibles de vivre en harmonie dans l'eden annoncé par les prophètes ?

Arrivera-t-on ainsi à convaincre les promoteurs du régime : capitalistes, politiciens, prêtres de toutes religions, boutiquiers de tous bazars, de la malaisance de leur fonction et à leur donner conscience de leur passivité ?

Répondre par l'affirmative est facile. Mais, pour ma part, et pour tous ceux qui observent et raisonnent, cette affirmation, non seulement ne suffit pas, mais ne répond à rien de sensé, à rien de logique.

Évolution d'abord, par l'éducation, disent certains anarchistes — car il y a de ces derniers, comme de ceux qui se disent révolutionnaires, toute une faune et tout autant barbouillée — évolution d'abord, révolution ensuite.

Pourquoi révolution, puisque l'évolution lente, mais sûre aura fait toute la besogne ? Ayant modifié les individus, le milieu social se trouvera du même coup transformé. Et tout sera pour le mieux, dans le meilleur des mondes possibles.

C'est la vieille querelle qui divise depuis toujours les anarchistes en deux courants bien distincts qui renait ou plutôt qui continue.

Ce serait une grave erreur de croire que les anarchistes révolutionnaires sont partisans de la révolution pour la révolution ; qu'ils ne rêvent que meurtres et incendies et qu'ils veulent, sur un monceau de ruines encore fumantes, édifier ce monde d'harmonie qui inspire tant de somptueuses images et les périodes oratoires les plus richement nuancées.

C'est une autre erreur, bien que celle-là soit propagée par des adversaires, peu scrupuleux sur le choix des moyens, de croire que les anarchistes révolutionnaires considèrent, comme inutile, la propagande éducative, l'aride besogne de débourrage de crânes, l'âpre défrichement des cerveaux dans lesquels les préjugés les plus divers sont si profondément enracinés. Tout travail de ce genre est, je dirai, non seulement utile mais indispensable si l'on veut que nous soyons prêts pour la Révolution que la bourgeoisie prépare et qui peut survenir, non sur un mot d'ordre d'un parti, d'un syndicat, d'une « secte » quelconque, mais subitement, comme une éruption si longuement contenue, qu'elle surprend et désorientera par sa soudaineté, les chefs et les troupeaux qu'ils sont censés diriger.

Car, ce ne sont pas ceux qui ont su si bien monnayer à leur profit l'idée de Révolution qui en escomptent un triomphe prochain. Tous les militants de faite, du parti dit des masses, depuis les fonctionnaires « à la propagande » jusqu'aux glorieux embastilles seraient certes bien contris s'il leur fallait, du jour au lendemain, passer des paroles

aux actes. Cela ne veut pas dire qu'ils soient plus ou moins crédules que nos dirigeants actuels, mais la république bourgeoise, tant vilipendée par eux, n'emploie pas d'autres moyens pour gouverner, que ceux dont ils feraient usage si le hasard d'une révolution politique les plaçait au pouvoir.

Le métier de révolutionnaire a pour eux des charmes et des profits aussi immédiats qu'appreciables.

Il n'y a que la foule des aveugles volontaires qui s'obstine à ne pas voir.

La révolution qui hisserait sur le pavillon des trublions du parlementarisme moscouitaire ne serait pas, à mon avis, un pas fait en avant sur le chemin qui conduit à « Bien-Etre et Liberté ».

La liberté n'est-elle pas, pour ces « révolutionnaires » une « grue métaphysique » ?

Mais devant cette révolution-là, comme devant toute autre dans laquelle le prolétariat participerait, les anarchistes devront-ils rester impassibles ?

Je réponds : non.

**

D'abord, il sera assez difficile, au commencement du soulèvement populaire, de distinguer quel sera son aboutissement. La révolution sera ce que les révolutionnaires la feront. Elle sera politique, et ses résultats seront médiocres ou franchement mauvais, si les libertaires sont, comme ils l'ont été en Russie, et ailleurs, incapables de se dresser contre les politiciens, s'ils sont dans l'impossibilité de galvaniser, d'entrainer la masse des révoltés, vers des fins libératrices.

Si l'on considère que cette question sort du cadre de l'anarchisme tel qu'il est conçu par les métaphysiciens, si l'on croit qu'il est possible de faire abstraction du milieu social au sein duquel nous débattions actuellement et que l'homme peut se réaliser individuellement dans le cadre de la société présente, il est superflu, en effet, de s'occuper de révolution.

Au jour où elle se déclanchera, car ce jour arrivera, soyez-en sûrs, il n'y aurait donc qu'à chercher une terre moins bouleversée et à attendre que tout étant « rentré dans l'ordre », il soit loisible de reprendre les petites controverses si passionnées, et l'ardente contemplation de son nombril.

C'est une solution, mais ce n'est pas celle que nous avons choisie.

Nous en donnerons prochainement les raisons.

PIERRE MUALDES.

AVANT QU'IL SOIT TROP TARD !

Nous devons jeter un cri d'alarme, car ainsi que nous le disions dans le dernier numéro, la situation financière du « Libertaire » exige un sacrifice immédiat de la part des camarades et des groupes.

Depuis un temps à répondre à notre appel et si les groupes et camarades de l'U. A. C. R. ne font pas immédiatement l'effort que nous leur demandons, ils ne pourront nous reprocher de ne pas les avoir prévenus à temps du danger qui menace « Le Libertaire ».

Nous sommes persuadés qu'après avoir lu cet appel suprême, nul n'hésitera à souscrire régulièrement pour que de nos efforts communs continuent à se répandre la semence anarchiste.

Surtout, faites vite, peut-être demain sera-t-il trop tard ?

N. FAUCIER.

Aux Syndiqués du Livre

Le renégat COLOMER parlera mardi 31 Janvier à 20 h. 30, à la Grange-aux-Belles, aux Syndiqués du Livre, Coufédérés et Unis, sur « ce qu'il a vu en Russie ».

Tous les Anarchistes et Syndicalistes du Livre seront là pour lui demander de répéter, une fois de plus, que le gouvernement russe a raison de mettre en prison les ouvriers qui ne pensent pas comme les dictateurs du moment.

Un groupe de Syndiqués du Livre.

NOS FÊTES

Notre fête de dimanche a été particulièrement réussie. L'humour, la satire et le chant s'y trouvaient harmonieusement mêlés. Remercions les nombreux artistes qui ont bien voulu prêter leur concours : Janine, Boyette et Coladant, de la Muse Rouge, Mme Francine Lorée Privas, les poètes chansonniers : Pierre Simon-Merop (de la Chanson de Paris) Dominus, Frédéric Mouret, Marius Brubach, qui nous ont interprété leurs œuvres, pour notre plus grande joie.

Jean Bastia, retenu par des obligations professionnelles, avait délégué Michel Herbart, rosse à souhait, et copieusement applaudie, Soléane nous chanta quelques chansons de Ch. d'Avray qui aurait bien voulu être des nôtres mais se trouve retenu à l'étranger par des engagements antérieurs. Maurice Hallé, le poète beauceron dont les œuvres sont si agréables n'avait pu venir, il sera là pour la prochaine. Félix Gibert, de l'Odéon, déclama avec la diction sûre qui lui est propre. Mario Varelli, de l'Opéra et Mlle de Vierville conjuguent littéralement les nombreux camarades qui composaient le public et qui ne leur ménagèrent pas leurs approbations et leurs raps. Réjouissances, Mario Varelli et Mlle de Vierville participeront à notre prochaine fête dans un nouveau répertoire. L'Echine, acte de Xavier Privas et Ch. Tenib, joué avec maestria par Mme Francine Lorée Privas, Pierre Simon-Merop et Félix Gibert, termina la matinée, on peut le dire bien remplie. Le compositeur Jean Delarnay qui tint le piano d'accompagnement à la satisfaction générale, a également droit à tous nos éloges.

N'oublions pas notre camarade Bicot qui remplit les fonctions de régisseur avec la bonté souriante qui le caractérise. Maintenant, camarades, lecteurs et amis du Libertaire, prenez note que DIMANCHE 26 FEVRIER, et Mlle de Vierville conquièrent littéralement les nombreux camarades qui composaient le public et qui ne leur ménagèrent pas leurs approbations et leurs raps. Réjouissances, Mario Varelli et Mlle de Vierville participeront à notre prochaine fête dans un nouveau répertoire. L'Echine, acte de Xavier Privas et Ch. Tenib, joué avec maestria par Mme Francine Lorée Privas, Pierre Simon-Merop et Félix Gibert, termina la matinée, on peut le dire bien remplie. Le compositeur Jean Delarnay qui tint le piano d'accompagnement à la satisfaction générale, a également droit à tous nos éloges.

Les groupes amis de l'U. A. C. R. et du Libertaire sont instantanément priés de ne rien organiser pour ce dimanche 26 février, pour assurer le plus grand succès à cette fête du Libertaire. Pierre Mualdes.

P.-S. — Je remercie les journaux qui ont bien voulu annoncer notre matinée de dimanche dernier : Le Peuple, La Volonté, Le Soir, Paris Soir, Paris Matinal, Le Quotidien, La Rumeur.

HATEZ-VOUS de profiter de nos abonnements remboursables

Allons, les abonnements continuent à rentrer, cependant nous ne devons pas nous arrêter en si bon chemin, car il nous faut atteindre le chiffre d'abonnés que nous nous sommes fixé si nous voulons que cette arme indispensable d'éducation et de combat qu'est notre journal puisse continuer à paraître.

C'est pourquoi, en raison du succès obtenu, la Commission administrative a décidé de prolonger notre campagne d'abonnements remboursables en livres, quelque temps encore, afin de permettre à tous d'en profiter.

Que nos amis intensifient, pendant ces derniers jours, leur campagne de recrutement d'abonnés dans leur région.

Qu'attendent les nombreux sympathisants acheteurs au numéro pour recevoir leur journal à domicile et les livres primés que nous donnons en échange ?

Allons aucune hésitation n'est possible et que la semaine qui vient vous apporte une moisson d'abonnements nouveaux.

Que tous s'abonnent ou fassent abonner un ami, en profitant du remboursement en livres à choisir dans la liste que nous publions en 2^e page.

Il reste bien entendu que chaque nouvel abonné doit ajouter 1 franc au prix de son abonnement pour payer les frais de port des livres expédiés.

Les primes ne sont attribuées qu'aux SAMES ABONNEMENTS NOUVEAUX.

AVIS IMPORTANT : les fonds et tout ce qui concerne l'administration devront être adressés à FAUCIER, CHEQUE POSTAL 1165-55, 72, rue des Prairies, Paris XX^e.

GROUPE REGIONAL DE BEZONS

Dimanche 5 février à 9 h. 30 du matin, Salle de la Coopérative, 6, rue de la Main, à NANTERRE.

GRAND MEETING

en faveur des emprisonnés russes.

Orateurs
LAZAREVITCH, VOLINE et SALVATOR

APPEL A LA RAISON

Ainsi le sort en est jeté. Une nouvelle scission est consommée.

Certains camarades, estimant ne pouvoir accepter les statuts adoptés au dernier congrès de l'U. A. C. R., ont cru devoir jeter les bases d'une nouvelle organisation.

Ceux qui l'ont constituée, qui en sont les animateurs, sont des hommes d'âge mûr, d'aucuns ont même atteint un âge respectable, âge auquel généralement (à moins d'être retombé en enfance) on pese toutes les conséquences de ses actes. C'est dire qu'ils n'ont pas dû agir à la légère.

J'imagine que, s'ils ont pris cette attitude, ils devaient avoir de solides, de sérieuses, d'impérieuses raisons. Donc, ils ont créé un nouvel organisme ! Je ne leur conteste pas ce droit. Je ne veux pas récriminer. Je ne veux même pas — pour l'instant, tout au moins — discuter avec eux, à savoir lesquels d'eux ou nous sont dans la véritable voie de l'anarchisme révolutionnaire. L'heure des discussions, sur ce sujet, est passée. Maints congrès, maints échanges de vues, n'ont pu nous mettre d'accord. Les positions sont prises et bien prises. Après tout, n'en vaut-il pas mieux ainsi. J'estime que lorsque qu'un désaccord profond sépare certains camarades, que, malgré toute la bonne volonté qu'on peut y mettre de part et d'autre, il y a impossibilité de s'entendre, mieux vaut se séparer. Aujourd'hui nous sommes dans cette situation. Le fait est là, brutal.

Désormais, deux organisations vont, chevauchant côte à côte, propager le même idéal. Parce qu'en effet, si nous ne nous entendons plus sur le mode d'organisation intérieure, si les moyens que nous voulons employer ne sont plus les mêmes, si nous n'avons plus tout à fait les mêmes conceptions — il faut bien le dire — sur le processus de la Révolution Sociale, il n'en reste pas moins que le but que nous nous proposons d'atteindre reste le même, à savoir : l'instauration d'une société à base communiste libertaire.

L'important à présent, est de savoir l'attitude que nous allons prendre, les uns envers les autres. Allons-nous nous entretenir ? Nous déferler du regard, les poings fermés, en frères ennemis ? Telle n'est pas notre intention.

Et cependant, camarades, lecteurs et amis du Libertaire, prenez note que DIMANCHE 26 FEVRIER, à la « Bellevilloise », aura lieu une 2^e fête, qui sera, soyez-en sûrs, à la hauteur de la précédente.

Les groupes amis de l'U. A. C. R. et du Libertaire sont instantanément priés de ne rien organiser pour ce dimanche 26 février, pour assurer le plus grand succès à cette fête du Libertaire. Pierre Mualdes.

P.-S. — Je suis inquiet, parce que si nous jetons sur l'histoire, un coup d'œil rapide, que nous en saignons-t-elle ? Elle nous apprend que ce sont toujours les écoles révolutionnaires qui étaient les plus proches les unes des autres, qui se sont combattues avec le plus d'acharnement. Des exemples : la Révolution Française en fourmille. Ne sont-ce pas les hommes de la bourgeoisie — de cette classe, qui faisant brusquement craquer les cadres de la vieille société féodale, pour s'emparer du pouvoir — qui se sont insultés, battus, exterminés férolement.

Les Montagnards faisant guillotiner les Girondins. Ces mêmes Montagnards se massacrant ensuite entre eux, et finalement leur chef suprême, Robespierre, lui-même, tombant sous les coups de ses anciens partisans.

Si la place ne nous était mesurée, nous pourrions multiplier les exemples : ils ne manquent pas.

Faisons donc, dans l'histoire, un saut rapide et arrivons à nos jours.

Regardons à nos côtés. Que voyons-nous ? Entre les différents partis socialistes, qui se disputent les faveurs de la classe ouvrière, la plus grande discorde règne en maîtresse. Où se décroche-t-on les épithètes les plus malsonnantes, les injures les plus basses, si ce n'est entre ces partis qui pourraient se réclamer tous de la même doctrine : le marxisme.

Et là-bas à l'Est de l'Europe, que se passe-t-il, que se passera-t-il demain, entre ces amis d'hier, qui ont nom Staline et Trotsky.

Bah ! diront peut-être d'aucuns, l'exemple est mal choisi.

Les hommes auxquels il est fait allusion étaient ou sont des hommes de parti, assaillis de pouvoir. Hélas ! notre mouvement n'a pas échappé à la règle.

Certains faits d'avant-guerre, où le revolver entra en scène, ne sont-ils pas là pour le prouver ? Et depuis ces dernières années, où différentes scissions se sont produites, que nous a-t-il pas été donné de voir et d'entrevoir !

Et bien ! l'enseignement que nous apporte l'histoire n'est-il pas de nature à nous faire réfléchir ? Allons-nous à notre tour entrer en lieux ? Serions-nous devenus si ennemis, nous qui, hier, combattions côte à côte, pour que demain, nous nous dressions face à l'injure à la bouche. Il est temps, avant qu'il ne soit trop tard, de jeter le cri d'alarme.

Je suis partisan de la paix entre nous : je ne crains pas de le répéter, certain d'être ici l'interprète de nombreux amis.

Et je pense que les nécessités de la lutte, que la vie — eh ! oui, la vie qu'il ne faut pas oublier — plus forte que toutes nos

nant compte des réalités, il s'engagera dans la voie du véritable fédéralisme et prendra la place qui lui revient dans le mouvement social. Ou bien, il disparaîtra.

Oh ! l'entends bien, il existera toujours des petits groupes où se donneront libre cours les théories les plus abracadabantes, où l'on cultivera — avec quelle débauche de mots sonores — le culte du mot. Groupes sans aucune influence... et pour cause.

Mais peut-on assimiler un tel mouvement à quelque chose de sérieux, capable d'entrainer au moment décisif, les masses ouvrières, vers la voie de la libération totale ? Non. Et je pense que si nous devions continuer à végéter dans de pareilles conditions, il vaudrait mieux disparaître.

Alors, ce serait vrai l'anarchisme disparaîtrait.

Qui, cette doctrine pour laquelle tant de martyrs se sont sacrifiés ; cette doctrine qui a eu ses apôtres et aussi l'armée innombrable des obscurs, qui, pour elle, ont vécu les mille misères dues à un patronat féroce et à des gouvernements sans pitié ?

Cette doctrine qui, plus que tout autre peut-être, a suscité une littérature si abondante. Cette merveilleuse idée, issue de la révolte des masses opprimées, et sur laquelle tant de cerveaux puissants, se sont penchés aurait manqué à sa mission historique.

S'il en était ainsi, notre génération porterait devant l'histoire du mouvement ouvrier une lourde responsabilité. Nous ne le permettrons pas. Pour cela, il faut plus que jamais nous servir les coups et perséverer sans faiblesse dans la voie de l'organisation. Il nous faut dédaigner les plaisanteries faciles des snobs et autres dilettantes et répondre comme il convient, sans brutalité, mais avec fermeté aux injures, de quelque côté qu'elles viennent.

Il faut, avant tout, faire face à la meute aux abois qui, escomptant sa perte, s'apprête à pousser des hurlements de triomphe, faire vivre le *Libertaire*. Nous devons, par la ténacité de notre effort, infliger un démenti cinglant à ceux qui, récemment, déclaraient que le *Libertaire* n'avait plus que quelques semaines à vivre.

Camarades de l'U. A. C. R., le travail que nous avons à accompagner est immense. Puissions-nous être à la hauteur de la tâche qui nous incombe.

R. BOUCHER.

AUX AMIS DE PARIS ET DE PROVINCE

Partout où le renégat Colomer ira gagner sa spor-tule, il doit trouver, en face de lui, ceux qu'il a si misérablement trahis.

AMNISTIE !

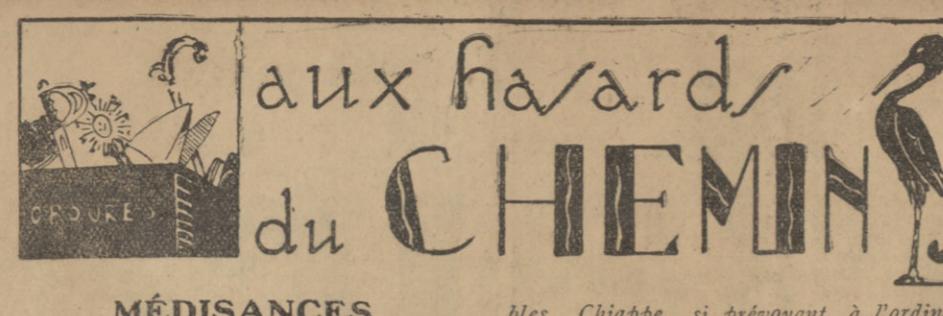
La répression s'accentue en France. C'est un fait ! Ses victimes, ce sont les bolchevistes, les anarchistes, les syndicalistes et une foule de jeunes ouvriers insoumis, déserteurs ou sous l'uniforme. C'est Le Courriére délégué des terrassiers unitaires, frappé de deux ans de prison et trois ans d'interdiction de séjour pour entrave à la liberté du travail (fait monstrueux s'il est considéré du point de vue légal même) ; c'est Tauléle emmuré depuis bientôt cinq ans et coupable, on s'en souvient, d'avoir déchargé son revolver sur les policiers qui brutalisaient la foule au retour de la manifestation de St-Ouen ; c'est Bonomini, qui subit la Centrale depuis de longues années pour s'être défendu contre les émeutes de Mussolini, désireux d'implanter leurs meurs en plein cœur de Paris ; c'est G. Chevè, incarcéré à Rouen pour avoir eu la force d'écouter sa conscience ; c'est Désiré Cottin, condamné à une année de cellule pour avoir manifesté le 23 août et aussi parce qu'il s'appelait Cottin ; ce sont les dizaines de jeunes travailleurs sous la casaque, frappés pour s'être révoltés contre la discipline ; ce sont les marins du Malbousquet ; ce sont les disciplinaires de Calvi ; ce sont les réservistes (l'un d'eux s'est vu infliger dix ans de cachot) ; ce sont ces milliers d'insoumis, de déserteurs qui vivent traqués, une « vie » de bête. Ce sont tous eux-là, et combien d'autres ! Ce sont aussi, en dernier lieu, les détenus politiques, de toutes tendances révolutionnaires frappés pour délits de presse ou d'opinion.

Des centaines et des centaines d'hommes se trouvent aujourd'hui frappés par la répression et pour lesquels nous devons réclamer, imposer l'amnistie. Le parti bocheviste a déjà engagé une campagne. Dimanche dernier il manifestait à Lavallois avec derrière lui une foule de travailleurs. Anarchistes, révolutionnaires, nous n'avons pu y participer, car nous ne pouvons plus marcher avec le parti qui justifie et soutient la répression contre nos frères de Russie. Notre cri ardent d'Amnistie, dépasse en effet le mur des frontières ; nous soulignons une manifestation à laquelle participaient de nombreux travailleurs sincères et parce que nous espérons que ces derniers, ne songeaient pas uniquement aux deux détenus politiques de marque Cachin et Vaillant-Couturier.

Il faut maintenant que les anarchistes révolutionnaires et les syndicalistes se lancent dans la bataille. Il fut une époque (campagne pour Cottin, pour les Marins de la Mer Noire) où ils n'étaient pas en retard pour remettre l'opinion publique. Une occasion exceptionnelle s'offre à eux pour être les pionniers d'un vaste mouvement : « c'est la campagne parlementaire ». Dès aujourd'hui qui dans chaque réunion publique, le cri d'Amnistie ! retentisse ; que demain dans tous les pays, sur tous les quartiers, sur les panneaux, nos affiches lancent l'appel humain. C'est un devoir envers ceux qui souffrent. Y faillirions-nous ? Non ! et pour notre campagne, tout en réclamant l'amnistie générale, prenons pour drapeau, les cas qui émeuvent, les noms de ceux qui souffrent le martyr : Bonomini, Tauléle, Les Marins de Toulon, les disciplinaires de Calvi, et quelques autres encore !

Pour l'amnistie ! Haut les coeurs !

PIERRE ODEON.



MÉDISANCES

Une automobile dans laquelle se trouvait Mme Chiappe, la femme de notre distingué préfet de police, est entrée en collision avec un taxi. Il n'y a eu, heureusement, que des dégâts matériels.

Les Journeaux.

Il est certains hasards providentiels qu'il nous faut déplorer avec une sincère amertume. Nous eussions vu, sans trop de déplaisir, et même, avouons-le à notre honte — non sans une certaine joie — sadique évidemment, la Grand-Tante des Railleries, la Nouvelle protectrice du cheptel, si connue pour ses dévotes bienséances et la tendresse qu'elle porte aux vaches domestiques, faire tête-bêche contre quelque opportunité trottoir. Hélas ! le sort, aux satisfais, charitable, mais d'une hostile malveillance pour les mécréants, les irrespectueux que nous sommes, n'a point voulu que la digne conjointe du Nouvel Ogre de Corse résignât sa pieuse âme entre les mains du Père Eternel.

Nous engrangeons, du plus compréhensible dépit. Mais tant il est vrai que le malheur des uns fait le bonheur des autres, il est certains individus qui se félicitent de l'heureuse chance qui évita à notre lieutenante un trépas sans gloire. L'engueule policière est à juste titre dans la joie, Mme Chiappe n'est point morte. Mme Chiappe ne se meurt point. Toutes les rouses, criminelles, mondaines, civiles ou politiques, exultent dans la plus indécente et la moins discrète des liesées. Songez donc. Leur jée, qui n'est que toutes prévenances, toutes faveurs, pour les membres de la corporation — apparemment parce qu'ils ont le prieur robuste, est conjecturé Laurent-Tauléle — a failli leur être ravie, par le plus miserable, le plus stupide des accidents de la rue. Heureusement que le vieux bon Dieu des chrétiens, dans son infinie miséricorde, veillait sur elle et ce n'est probablement qu'à son seul vœu que notre adorable préfète doit de pouvoir, encore présentement, surveiller d'un œil attentif, la réfection par la couturière, des catégories conjugaux.

Qu'on nous permette une supposition d'une innocente fantaisie. Imaginez un instant, que Mme Chiappe ait trouvé un terme dans la récente équipée qui nous occupe.

Il est à présumer que toute la France eût été en deuil, la douleur eût été générale, l'affection nationale. Une telle malédiction eût été comparable, par son importance historique, aux plus affreux cataclysmes, aux plus désolantes catastrophes qu'on ait jamais connues. On conçoit, non sans effroi, combien grande et bruyante eût été la détresse de nos frères inférieurs (il ne s'agit point ici, comme vous pourriez l'entendre abusivement, des singes, quadrupèdes estinguables dont je n'aurais jamais le front de médire, mais bien de nos frères flics).

Cela ne sera point, Mme Chiappe n'ayant point été enlevée à l'affection des siens (cela a une nombreuse famille, et son mari, plein d'attentions aimables pour sa gracieuse moitié, a tenu récemment, prenant prétexte de ne sais quels bris de glace, à accroître cette famille de quelque mille nouveaux p'tilles). Elle pourra poursuivre sereinement sa carrière de sour quêteuse, ouvrir de fructueuses souscriptions afin d'assurer aux lèche-boîtes de son mari les retraites les plus heureuses, les fins les plus paisibles.

Quant à nous, faisons confiance à l'avenir. Remettons la danse du scalp à demain. Espérons — cet espoir impie et coupable ne serait-il point, d'aventure, possible de quelques vieilles causes oubliées des lois scellées ? — qu'une nouvelle collision survienne, le Destin nous sera plus propice, le hasard moins contraire.

Charles Malato nous conte, dans ses mémoires « Joyeusetés de l'Exil », que certains jours, rendant visite à Louise Michel, à Londres, éloignée qu'elle était de notre « douce France », parce que coupable de quelques peccadilles libertaires, il se vit apostrophe, à l'instant où il passait le seuil du modeste logis de la bonne Louise, par un perroquet plein de gouraille qui clamait avec une enthousiaste véhémence : « A bas Constans, vive l'anarchie ! » Sans avoir connu Constans, le moins que l'on puisse dire de notre oiseau subversif, c'est qu'il était d'une injustice rare, en même temps que d'une ingratitudine excessive. Peut-être vous étonnerez-vous de mes reproches au camarade perroquet. Je m'explique, j'élucide le pourquoi de mes sentiments. Je tiens Constans pour un des hommes d'Etat, qui se soient montrés les plus charitables et les plus soucieux de la sauvegarde de la sécurité de leurs administrés. M. Taittinger, ce vagabond spécial, accredité auprès des jeunes patriotes, pour leur donner des leçons de maintien et aussi les instruire des plus intarissables moyens d'encouvrir victorieusement avec l'adversaire, m'affirme dans la très bonne opinion, que je professe à l'égard de Constans. En effet, M. Taittinger qui sait son monde et qui possède parfaitement l'histoire des souteneurs de l'Autorité, nous a rappelé, lors d'une des dernières comédies sensationnelles données dans l'enceinte Bourbon, quelle était la sollicitude évangélique — le mot n'est point trop fort — que Constans témoignait à ses assujettis, qui avaient l'audace de montrer des sentiments à lui défavorables et de les manifester publiquement. Taittinger nous a dit qu'aux grands jours de démonstrations populaires, Constans faisait répandre sur les chaussées, sur les promenades, du sable, pour que ces messieurs de la garde montée pussent, à l'aise, molester la canaille prolétaria. Et de plus — et c'est là précisément qu'il nous faut pieusement honorer sa mémoire — Constans faisait, tous les deux cents mètres, dresser des ambulances, de façon que les malheureux qui avaient été victimes par les chasse-pots, les lattes ou les sabres de l'armée et de la police, fussent à même de trouver sur le champ les onguents, baumes et sirops, propres à tempérer leurs souffrances. C'est là, vous le concédez, camarades qui cutes la mésaventure d'avoir, le soir du 23 le dos bastonné ou le visage meurtri, une faveur qui ne vous fut point dévolue. Il vous fallut rentrer chez vous sans soins préal-

ables, Chiappe, si prévoyant à l'ordinaire, ayant, en effet, négligé les précautions qui valent à Constans l'admiration de Taittinger et aussi, pourquoi en faire mystère, la nôtre.

Vous demeurez d'accord, enfin, je pense,

que le perroquet de Louise Michel était par trop orthodoxe, et que sans nuire à la propagande, il eût pu modérer ses sarcasmes contre Constans.

Une suggestion, à l'ami Chiappe (notre amitié pour lui est bien connue, et personne ne saurait en mettre le bien-fondé, la justesse en doute). Son dessin est de léger, coûte assez, son nom aux générations à venir. C'est là une ambition honnête et légitime et qui meut, à travers la vie, bien des gens nobles. Légion sont ceux qui veulent qu'après leur mort une quelconque arrière — ruelle sordide et tortueuse ou avenue grandiose et spacieuse — porte leur nom. Par exemple, nous voyons sans peine, dans quelque demi-siècle, le boulevard de la Chapelle, que les gars du milieu appellent, aujourd'hui, le « Boulevard Chapé » devenir le « Boulevard Chiappe ». La différence ne sera point si grande et les mœurs, à coup sûr, y gagneraient. En effet, rien qu'à voir se détacher en émail blanc sur plaque bleue ce nom fatidique : Chiappe, les dos-verts ne tarderaient point à fuir et à disparaître, soucieux qu'ils seraient d'abandonner ses parages placés sous l'égide d'un tel Argus. Que Chiappe fasse en sorte que son nom soit immortel et que la prospérité lui doive reconnaissance. Pour cela, il gagne les cours, force les sympathies, par d'assez délicates attentions que celles qui firent le juste renom de Constans.

A. BARCELONE.

TARTUFE SE VENGE

Un certain nombre de comédiens et d'artistes lyriques se sont groupés en une union catholique des artistes ou quelque chose d'approchant.

Les journaux nous apprennent que ces cabs doubles de cagots ont fait dire une messe pour le repos de l'âme de Molière.

« L'âme » de Molière ne s'en portera ni mieux ni plus mal, évidemment.

Mais tout de même, le fait est symptomatique.

Triste époque où Tartufe est Dieu et Balaïs son prophète.

La répression en France

Un de nos amis italiens ayant lu nos précédents articles sur les expulsions de la Côte d'Azur, nous communique quelques renseignements qui ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs.

Le 5 octobre au matin, les agents placés sous les ordres de l'inspecteur Bianchi, d'Antibes, se rendirent au numéro 14 de la rue Général-d'Ambrossy, pour y arrêter deux Italiens devant être expulsés. Il s'agissait des camarades Muzio Mutto et Carlo Cassagni, mais ces camarades étaient déjà partis pour leur travail, les agents s'en revinrent bredouilles.

A leur retour, les policiers rencontrèrent un jeune homme du nom de Mazambi ou Mozzambi, totalement étranger aux choses de la politique, et qui se rendait chez sa fiancée, une Française, qu'il devait épouser quelques jours plus tard. Bien qu'ils n'aient même pas connaissance de son nom, les flics l'arrêtèrent et le conduisirent à la caserne de la gendarmerie, où les anarchistes et les autres anti-fascistes italiens avaient déjà été conduits. Après un sommaire interrogatoire d'identité, ils l'ajoutèrent à la liste des inconnus et des connus, destinés à être expulsés de France.

Cet homme était si peu dangereux qu'il demanda à être reconduit à la frontière italienne, « car, dit-il, ne m'occupant nullement de questions politiques et n'étant aucunement compromis en Italie, c'est encore moins contre moi que me convient le mieux ».

Les deux autres, Mutto et Cassagni, furent arrêtés quelques heures plus tard, sur leur travail. Le premier est père de deux enfants, dont l'un est né en France, le deuxième — car, dit-il, ne m'occupant nullement de questions politiques et n'étant aucunement compromis en Italie, c'est encore moins contre moi que me convient le mieux ».

Comme on le voit, la politique des Etats-Unis mène droit à la guerre et nous avons raison d'être inquiets. Car il fait aussi le dire, les « généreux » principes de Wilson, comme ceux de Root, président de la Conférence panaméricaine de 1906, ne se traduisent jamais par des actes préparant la paix, au contraire. On sait, par expérience, qu'à conduire la politique de guerre et de paix de Wilson, Voyons ce qui a été réalisé des promesses de Root, dont nous allons rappeler les parties les plus importantes de son discours de clôture de la conférence qu'il présidait.

« Unissons-nous », clamait-il, « pour créer, développer et réaliser une saine opinion publique panaméricaine dont la puissance influençant considérablement le mouvement international diminuera d'autant les causes de la guerre ; et, ce faisant, nous préservons nos pays de la folie des armements qui s'est abattue sur l'Europe et la ruine. »

Rapide coup d'œil sur le présent.

Les Etats-Unis ont si bien suivi cette politique, préconisée par son ministre de la Guerre de l'époque, qu'ils possèdent aujourd'hui les plus formidables armements qui soient au monde, et que sa marine vient, enfin ! de mettre sur pied le gigantesque programme qui va lui permettre de rattraper et de dépasser sa vieille rivale : La Perfidie Albion.

Mais il y a mieux. Root disait encore :

« Nous ne recherchons aucune victoire. Ne voulant pas d'autres territoires que ceux nous appartenant ni d'autre souveraineté que celle que nous exerçons sur nous-mêmes, nous considérons l'indépendance et l'égalité des petites nations de la grande famille américaine comme absolument sacrées, et, leur faiblesse même, doit constituer leur principale garantie contre les attaques des forts. Nous ne désirons aucun

La IV^e Conférence Panaméricaine

Afin d'éclairer nos lecteurs sur ce qu'est en vérité cette IV^e conférence panaméricaine qui vient de s'ouvrir sous la présidence du président Coolidge, il n'est pas inutile de leur exposer succinctement ce que sont ces sortes de Congrès depuis la fondation de l'Union Panaméricaine.

L'Union Panaméricaine a pour but principal de défendre la doctrine de Monroe et de répandre dans toutes les républiques américaines, l'idée, née à l'époque de la domination coloniale, que l'Amérique appartient et ne doit appartenir qu'aux seuls Américains, que les puissances européennes n'ont pas à s'immiscer dans ses affaires et qu'elles doivent cesser de la considérer comme un champ d'opération coloniale.

Mais pour une foule de raisons que nous expliquerons par la suite, les états de l'Amérique centrale et ceux de l'Amérique du Sud avaient une foule de bonnes considérations à faire valoir pour ne pas accepter l'enthousiasme une proposition également inspirée par les yankees, que la plupart des pays de langue espagnole ou portugaise n'ont pas en odeur de sainteté.

C'est ce qui explique pourquoi les trois conférences antérieures, tenues à Rio de Janeiro, Buenos-Ayres et Santiago-du-Chili, ont du se contenter d'un programme qui, en somme, ne signifiait rien.

Prenons, par exemple, la conférence de Santiago, en 1922, et nous trouvons le programme suivant : A. Réorganisation du Bureau International. — B. Arbitrage. — C. Arrangements financiers. — D. Dettes publiques. — E. Codification du Droit international. — F. Naturalisation. — G. Développement des relations commerciales entre les républiques américaines. — H. Propriétés littéraires, etc.

La simple énumération des questions portées à l'ordre du jour prouve avec quel souci était écarté tout problème d'ordre public ou politique de nature à faire éclater la rivalité des deux factions en présence. On savait que tout problème de ce genre ne pourrait être résolu et amènerait fatallement le démembrage de l'Union. Et non seulement toute question gênante était écartée de l'ordre du jour, mais encore il était interdit aux délégués des républiques et des petits états, spoliés par les grands, de porquer leurs doléances devant le Congrès.

De plus, — et c'est ce qui explique un peu aujourd'hui le silence de la grande presse française et étrangère autour du Congrès actuel — les séances du Congrès panaméricain étaient et sont encore entièrement privées, seules les délégués, et leurs secrétaires, les secrétaires des sections nationales, le président de l'Union Panaméricaine, les interprètes et les sténographes, peuvent y assister. Quelque part dans les statuts il est dit qu'à l'issue de chaque réunion, la Commission d'information pourra donner un communiqué succinct — c'est nous qui soulignons — à la presse. Mais pour bien faire comprendre l'esprit tantôt rebelle des yankees qui président à ces assises, il faut absolument citer la fin du même article des statuts qui dit textuellement : « Si un délégué demande qu'une séance soit secrète ou se poursuive dans le secret — c

L'« Anarchiste » Colomer à Saint-Denis

Le Parti Communiste avait organisé, mercredi 11 janvier, au Théâtre municipal, un meeting où les délégués aux fêtes du 10^e anniversaire de la Révolution russe, devaient rendre compte de leur voyage.

Le cérémonial habituel, si cher aux bolchevicks, était de rigueur. Le rideau se lève pour laisser apparaître, sur la scène, les délégués assis autour de la grande table. Derrière eux, un grand portrait de Lénine, fixé sur un vaste drap rouge; entouré de plantes vertes.

Nous passons sur les déclarations des différents orateurs, puisqu'aussi bien Colomer, la vedette de la soirée, résuma en un de ces grands discours, dont il a le secret, ce qu'avaient dit ses camarades.

A noter, toutefois, une charge à fond de Schumacher contre « Germinal », le vallant organe de nos camarades du Nord et du Pas-de-Calais. Nous laissons à nos camarades le soin de répondre comme il convient aux injures de Schumacher, lorsque ce dernier (il n'y manqua certainement pas) aura l'occasion de passer dans leur coin de province. Et voici Colomer qui s'avance à la tribune. Les cheveux en bataille, le front haut, martelant ses phrases, là, devant le portrait de Lénine. Immédiatement nous vient à la pensée l'oraison funèbre que Colomer écrivit, dans le « Libertaire », lors de la mort de Lénine : « Le tyran est mort. A bas son remplaçant ! ». Et ce même Colomer va, devant la photographie du dictateur défunt, vanter longuement l'œuvre du « tyran ».

Nous n'analyserons pas ici tout son discours, cela demanderait trop de place, et puis Colomer va parcourir la France, d'autres comptes rendus seront certainement insérés dans le « Libertaire ».

Contentons-nous de commenter quelques phrases saillantes de son long plaidoyer. Après quelques paroles sur son passé, rappelant qu'il fut longtemps un adversaire acharné du gouvernement bolchevick, il entreprend de nous raconter, ce qu'il a vu, de ses yeux vu, au pays des soviets.

Nous ne contesterons pas les paroles de Colomer sur ce qu'il a vu.

Nous nous permettrons simplement de lui faire remarquer qu'il n'a contemplé qu'une partie de théâtre, très bien agencé. « Il a vu » les décors, les clinguants, la parade. Il est étonnant que l'ex-machiniste, l'ex-critique théâtral, l'ex-secrétaire de la Fédération du Spectacle ; en un mot, l'homme qui connaît toutes les ficelles du métier, n'ait pas daigné jeter un coup d'œil scrutateur dans les coulisses. Aux îles Solovki ou à la section spéciale de la prison de Boutiky, par exemple. Il aurait pu ainsi nous rapporter des nouvelles de nos camarades anarchistes emprisonnés, qu'il défend (il n'y a pas si longtemps) dans sa brochure « La Répression de l'Anarchisme en Russie Soviétique ».

Colomer a vu les écoles, « copies exactes de la Ruche » de mon maître Sébastien Faure. « Et poursuivant Ah ! comme je voudrais que Sébastien visite la Russie, je suis certain qu'à son retour il ne pourraient tenir un autre langage que le mien. (Donc, avis au maître).

Colomer parle ensuite de l'enthousiasme de la foule en Russie, des « manifestations spontanées » en faveur du gouvernement de Staline. Tiens, tiens, le sens des manifestations populaires change, sans doute, suivant le degré de latitude. Ce n'est plus « la foule ignorante, stupide, hurlant derrière ses drapeaux rouges sur la butte du Pré-Saint-Gervais », (Colomer disait dans son livre : « A nous deux... Patrie »).

Et « Colomer a vu », à Moscou, les rues pavées, le jour du 10^e anniversaire de la Révolution russe. Véritable jour de fête prolétarienne, dit-il.

Pavétement « spontané » aussi, sans doute, comme pour les fêtes du 5^e anniversaire. Colomer doit avoir la mémoire courte. Remettions-lui sous les yeux un document paru dans la « Revue Anarchiste » du 20 avril 1923, au moment où il en était le secrétaire de rédaction. Voici ce document :

*Ordre obligatoire du Présidium du Soviet des Ouvriers et Paysans de Moscou, le 19 octobre 1922 (publié dans les *Investigations* du Département administratif du Soviet de Moscou, en date du 27 octobre 1922, n° 116).*

1. Toutes les administrations des maisons sont obligées, les jours fixés par le pouvoir des soviets, pour la célébration d'événements révolutionnaires et ceux de fêtes prolétariennes, de déposer leurs maisons avec les drapeaux de la R.S.F.S.R. de couleur rouge. La longueur de l'étoffe ne doit pas être moindre de 1 1/2 arçches, et celle du bâton pas moins de 2 arçches.

2. Les drapeaux doivent être arborez au-dessus des portes des maisons ou doivent être fixés aux murs extérieurs des maisons, mais de façon à ne pas gêner la circulation des passants ;

3. Cet ordre doit être mis en exécution par le Département administratif du Soviet de Moscou ;

(1) Le 5^e anniversaire de la Révolution de novembre 1917.

Et voici le secret des manifestations spontanées dévoilé.

Ensuite retentirent à nos oreilles les couplets bien connus sur les prisons : véritables maisons de convalescence. L'armée rouge débordait d'enthousiasme. Puis, relation d'une conversation avec les mineurs et les ouvriers. « Chaque parole » d'un délégué étranger, lui ont-ils dit, est pour nous un morceau de pain. « Eh bien ! si les ouvriers en question ont retenu les nombreux discours que n'ont pas manqué de leur faire entendre tous les délégués, ils ne sont pas prêts de connaître les affres de la famine.

Et Colomer parlait toujours, sa harangue menaçant de s'étendre, un camarade du groupe cru bon de l'interrompre en lui faisant remarquer l'heure tardive, et que Voline, exilé de Russie, n'aurait pas le temps de lui poser les questions, que cependant le P. C., organisateur de la réunion, sollicitait sur les affaires annonçant le meeting.

Colomer consentit avec regret à mettre un terme à sa faconde. « Ah ! s'écria-t-il avec dépit, il me faudrait des heures et des heures pour raconter tout ce que j'ai vu. » Il tint encore pendant un quart d'heure la tribune et dans une grande évolue oratoire, il leur demanda de lui poser des questions, qu'il était là pour y répondre, et Lazarevitch se garda bien, ainsi que ses camarades, sachant qu'il en avait posé quatre-vingt-trois à Schumacher avant son départ, et que celui-ci rapportait des réponses favorables pour la Révolution Russe et le pouvoir des Soviets.

Et bien ! cet article vaut son pesant d'or. Nous recommandons aux habitants de Saint-Denis la lecture de l'« Emancipation », journal le mieux informé de la région.

Il ne nous étonne plus, après lecture de ce papier, que Schumacher n'ait pas vu les atrocités du régime bolchevik. Il est aveugle, le pauvre ! Comment il a vu Lazarevitch dans la salle ! Or, ce dernier se trouvait le même jour, à la même heure, à Narbonne, où il faisait une conférence. La teneur de cet article illustre bien la façon, dont les bolcheviks écrivent l'histoire. Comment, après cela, ne pas douter de la sincérité d'entre eux.

Enfin, le Marschal écrit : « Qu'il s'en fallut de peu pour que les ouvriers sortent de la salle quelques militants anarchistes, qui tentèrent de troubler la réunion. » Comment le P. C. sollicitait sur ses affiches des questions au sujet de la Russie ; et lorsque ces questions sont posées, cela devient du trouble. Des protestations se sont fait entendre dans la salle, lors de l'apparition de Colomer à la tribune, soit. Mais la faute en incombe au président de séance, qui n'hésita pas à présenter Colomer comme représentant l'Union Anarchiste. Ce dernier a quitté l'Union depuis quelques années déjà, et il était normal que nous le lui rappelions.

Nous nous demandons un peu quelle attitude prendraient les communistes de Saint-Denis, si demain Delagrange était annoncé, dans une réunion, comme délégué du Parti communiste. En tout cas, le petit Marschal, l'aspirant maire de Saint-Denis, nous paraît bien prétentieux. Nous pourrions relever son défi. Déclarer, par exemple, que nous sommes à sa disposition sur tous les terrains. Nous ne le ferons pas. D'abord parce que nous estimons qu'il vaut mieux réservé nos coups pour l'ennemi commun : le capitaliste qui nous exploite.

Ensuite, parce que nous estimons que Marschal est bien incapable de mettre en pratique les intentions qu'il prête aux « ouvriers » dans son camp. Nous ne voulons même pas lui faire l'honneur de nous mettre en garde.

Le Groupe Libertaire de Saint-Denis.

La Librairie Sociale Internationale

LES ECHORCHEURS D'HOMMES

par Maurice Val

Ce courageux roman constitue un précurseur sans pareil contre la guerre et le mercantilisme, la Haute Finance et toutes les turpitudes sociales.

Un beau volume : 12 fr. (commandé : 13 25).

Aux Editions Internationales

Erico Malatesta

ANARCHIE ET ORGANISATION

0 fr. 50, francs 0 fr. 65. Par quantité aux conditions habituelles.

En vente à la Librairie S. Int., 72, rue des Prairies, Paris 20^e.

LUIGI FABRI

QUEL EST-CE QUE L'ANARCHIE ?

En vente à la Librairie Sociale Internationale, 0 fr. 50.

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 27 JANVIER

N° 2

DEUX MONDES

Par B. VANZETTI

(D'après le texte anglais du docteur Cohn)

L'AMÉRIQUE VOIT ROUGE

Vous n'ignorez pas, personne n'ignore la folie rouge et la vague de terreur qui en fut la conséquence, qui s'abattit sur ce pays en 1919 et 1920. Vous connaissez les agissements du sinistre procureur Palmer, chargé spécialement d'exterminer les rouges. Tout le monde se souvient encore de la grande croisade de suspicion, de méfiance, de haine de classe entreprise par ce Palmer, de sinistre mémoire, vigoureusement soutenu par la presse et la bourgeoisie américaine déchaînée, sans distinction de parti, contre les étrangers, les non conformistes, les radicaux, les rouges, les pacifistes de toutes tendances et de toutes écoles.

À cette époque honteuse, chaque Américain surveillait ses voisins par le trou de la serrure; le pays tout entier était en proie à une hysterique crise de mouchardage. « La révolution est imminente. » « Les bolcheviks travaillent en Amérique. » « Toutes les horreurs des Soviets vont être appliquées dans ce paisible pays ! » Tels étaient les mots d'ordre sur lesquels s'établa la répression la plus formidale que l'histoire de ce pays ait jamais enregistrée.

En 1919, des bombes éclatèrent devant les habitations de Palmer et de plusieurs autres notables de même acabit. Pas un de ces hommes — et pour cause — n'eut seulement un cheveu d'abîme. Toute la police des Etats-Unis, lancée à la poursuite des soi-disant coupables, fut impuissante à en saisir un seul.

Cependant, en application du plan répressif de Palmer, des arrestations furent opérées un peu partout; mais on ne pouvait les maintenir, aucune accusation ne pouvant être retenue contre quiconque.

Situation étrange. n'est-ce pas, juge Thayer ?

L'insuccès de la police était-il dû à son incomptence ?

Ou plutôt n'était-il pas simplement imputable au fait que les bombes en question avaient été placées par les agents provocateurs de Palmer, lequel, en cette occasion, opéra de connivence avec les plus hauts représentants du Département fédéral de la justice, qui espérait ainsi arriver, en chauffant à blanc l'opinion publique au moyen de sa presse, à se débarrasser sans coup férir de tous les rouges de l'Union ainsi que des organisations ouvrières que ces rouges avaient fondées.

Et le massacre des « Radicaux » commença. Des centaines et des milliers de personnes furent arrêtées dans les réunions publiques ou dans la rue. Etrangers ou Américains, tout révolutionnaire, tout pacifiste fut jeté en prison. Pour faciliter les rafles, quelques meetings furent même organisés par les agents provocateurs de Palmer. Le sentiment ultra-national aveuglait la bourgeoisie.

Sur le célèbre paquebot *Buford* seulement, deux cent cinquante neuf rouges furent déportés en Russie ! Des centaines d'autres étaient emprisonnés, martyrisés, expulsés et finalement livrés aux autorités de leurs pays ! Tels étaient les mots d'ordre sur lesquels s'établa la répression la plus formidale que l'histoire de ce pays ait jamais enregistrée.

Tout cela fut exécuté par des policiers du Département fédéral et par des soldats de l'armée nationale.

Des millions et des millions de dollars furent attribués à Palmer et à ses principaux services pour accomplir cette sinistre besogne. C'est à cette époque que fut dressée la formidable liste noire contenant plus de deux cent mille noms, représentant l'ensemble des radicaux et des pacifistes, connus ou supposés, de n'épargnaient rien.

Tout cela fut exécuté par des policiers du Département fédéral et par des soldats de l'armée nationale.

Des millions et des millions de dollars furent attribués à Palmer et à ses principaux services pour accomplir cette sinistre besogne. C'est à cette époque que fut dressée la formidable liste noire contenant plus de deux cent mille noms, représentant l'ensemble des radicaux et des pacifistes, connus ou supposés,

(1) Note des traducteurs : ce « travail » était exécuté par les hommes de l'American Legion, travaillant pour le compte du « Klu-Klux-Klan ».

Les circonstances générales que je viens de vous rappeler, et plus particulièrement la situation spéciale de la région industrielle de Boston, forment donc bien le prologue indiscutable du procès qui revient devant vous

aujourd'hui. Nous étions, alors, aux Etats-Unis des dizaines de milliers : Italiens, Polonais, Slovaques, paysans européens transportés sur ce sol, composant, entre tous ce que vous et vos journaux appelez : « l'écume de la Méditerranée et de l'Europe Centrale ».

Pour vous, nous étions que misérables, loqueteux, familiques, vagabonds, révolutionnaires, terroristes ; nous étions la lie de l'humanité, prêts à tout pour renverser le faible, le chancelant Etat américain, condamné à mort par nos soins.

Toujours selon vous, nous étions capables de toutes les monstruosités, des pires atrocités : nous voulions nationaliser vos femmes, détruire vos institutions, condamner votre morale, nier votre religion, expropriez vos ploutocrates ! Et, c'est au son de ces formules ronflantes que la grande presse yankee sonna l'halali qui causa la ruine et la mort de tant des nôtres et devait nous amener ici. Car à l'emprisonnement, à la ruine, au massacre des rouges, vous vouliez ajouter le déshonneur !

LE CRIME DE SOUTH BRAINTREE

C'est dans cette atmosphère surchauffée qu'éclata, comme un coup de tonnerre, le crime de South Braintree.

Les grands journaux y consacrèrent de flamboyantes manchettes. Pourtant, de pareils attentats se multipliaient partout, aux Etats-Unis comme à travers le monde.

Sacco et moi fûmes arrêtés le 5 mai. Les étrangers, les va-nu-pieds, les rouges, les anarchistes qui ne croient ni au Pape ni au Dieu des puritains, les meneurs de grève et les militants, les agitateurs étaient, à cette époque, tous condamnés avant d'être entendus.

Nous étions donc fixés sur notre sort.

(A suivre).

NOTE DE LA REDACTION

Les camarades, groupes et syndicats sont invités à faire parvenir leur copie pour le mardi à midi.

Pourquoi je reste

à l'U. A. C. R.

une sélection a besoin d'être clair et net et de préciser les formes et les principes de nos idées, de notre action et de notre propagande.

En somme un examen approfondi ne justifie pas la scission, même en supposant qu'on ne soit pas complètement d'accord avec la majorité. C'est pourquoi après avoir adhéré à l'association des anarchistes fédéralistes je reviens à l'U. A. C. R. ou plutôt y reste car je n'ai jamais cessé d'y appartenir de cœur et d'esprit.

JEAN PEYROUX.

Une amnistie en Russie

COMBIEN Y A-T-IL DE PRISONNIERS LA-BAS ?

Quand des ouvriers révolutionnaires accusent les gouvernements russes d'oppressants, les bolcheviks s'emparent de crier à la calomnie, à la trahison. Quand les anarchistes-révolutionnaires mènent une campagne en faveur de l'amnistie en Russie, les mêmes dénoncent des gens de la contre-Révolution. Avec une mauvaise foi particulière, les bolcheviks nient l'évidence et trompent les auditoires, aussi quand, par inadvertance, il leur arrive d'avouer la vérité, il est de notre devoir de le signaler.

Révolutionnaires, lisez ceci : « Selon les renseignements fournis par la Direction centrale des prisons de l'U. R. S. S., le nombre des condamnés amnistiés, par application de l'amnistie accordée à l'occasion de l'anniversaire d'octobre, s'élève, rien que pour 50 prisons sur 395, à près de 20.000 et la libération des autres prisonniers appelés à bénéficier de cette mesure continue. Pendant ce temps, la démolition de Poincaré et de Sarrat fait pleurer les condamnésetc. etc. »

Cette note est parue dans l'*Humanité* du 23 janvier, 5^e page, 5^e colonne. Nous avons bien lu, n'est-ce pas, eh bien ! prenez la peine de faire un simple calcul et vous serez édifiés. Quand l'amnistie aura touché les 395 prisons russes, le nombre de ses bénéficiaires sera d'environ 160.000. En admettant que l'amnistie s'applique à 50/00 des détenus, vous arriverez à compter pour les 395 prisons quelque chose comme 320.000

LA VIE DE L'UNION

Commission administrative. — Réunion lundi 30, à 20 h. 30, 72, rue des Prairies.

La C.A. a décidé de publier dans le premier numéro de février, la liste des groupes qui sont à jour de leurs cotisations à l'U.A.C.R.

POUR UN CONGRÈS EXTRAORDINAIRE

Nous avons annoncé dans notre dernier numéro la proposition faite par la C.A. aux groupes de l'U.A.C.R., de réunir un Congrès extraordinaire les 29 et 30 avril à Amiens.

La C.A. invite les groupes à répondre dans le plus bref délai, de façon à connaître l'opinion de tous sur cette question pour le 1^{er} février au plus tard.

Adresser les réponses au camarade Even, 72, rue des Prairies.

LA COMMISSION ADMINISTRATIVE

Note. — Les camarades P. Mualdes et P. Le Meillour n'assistaient pas à la réunion de la C.A. lorsque fut décidé de faire aux groupes cette proposition. Le camarade Le Meillour nous demande d'insérer la mise au point suivante :

MISE AU POINT

N'ayant pas assister à la dernière réunion de la Commission administrative pour cause de santé, je tiens à protester contre les décisions prises par cette Commission au sujet d'un nouveau congrès et dégagé publiquement ma responsabilité. Car je pense que la C.A. n'a pas à céder à l'autorité ni au chantage de quelques groupes fantômes.

Pierre LE MEILLOUR.

PARIS-BANLIEUE

Groupe régional Drancy-Blanc-Mesnil-Bobigny. — Attention : C'est le dimanche 29 janvier, à 14 heures 30, salle Bardème, angle de la rue André-Marty et avenue Jean-Jaurès (30 mètres des Six-Routes) Bobigny, qu'aura lieu la grande réunion de tous les amis, lecteurs, sympathisants du « Libertaire ». A l'ordre du jour : Campagne antiparlementaire.

1^{er} Comment organiser la campagne ;

2^o Notre but ; nos moyens.

Les camarades partisans et soucieux de faire un effort exceptionnel pendant la campagne sont prêts à écrire à Delobel Edgar, 2, rue André-Marty, Bobigny.

Groupe Régional de Bezons. — Compagnons de Maisons-Laffitte, Sartrouville, Houilles-Carrières, St-Germain, Chatou, Nanterre, Coubeyrolle, Argenteuil. Soyez tous présents à la réunion générale du groupe qui aura lieu le dimanche 29 janvier, à 14 h. 30, salle de l'ancienne mairie. La position prise par la C.A. de l'U.A.C.P. nécessite la présence de tous, détails très importants à prendre. — Le groupe régional.

Le camarade Salvator est prié de ne pas oublier de venir faire sa causerie.

P.S. — Depuis le dernier congrès le groupe de Bezons, a versé aux différentes œuvres de Propaga de, la somme de 833 fr. qui se décomposait ainsi : au Libertaire, 333 fr. ; à l'U.A.C.P., 145 ; à la fédération, 105 fr. ; à l'Entraide », 200 fr.

3^e, 4^e, 5^e, 6^e, 13^e, 14^e. — Mardi prochain 31 janvier, à 20 h. 30. Assemblée générale des sympathisants et de sympathisantes, certes, peu d'entre eux assistent régulièrement aux réunions du groupe ; ce n'est pourtant pas, la besogne qui manque.

Quelques copains — toujours les mêmes — mènent le bon combat, mais ils ne peuvent — à eux seuls — supporter tous les frais occasionnés par les deux conférences Lazarevitch et celle qui donnera le 1^{er} février notre bon camarade Bastien.

Allons les amis, un bon geste. Aidez-nous en apportant votre énergie et pour le plus grand malheur de tous les politiciens, la propagande anarchiste s'étendra chaque jour d'avantage.

Un groupe de militants.

Lille. — 142, rue de Wazemmes, le samedi, réunion du groupe.

Tribune de la Fédération Nationale du Bâtiment

LA FEDERATION N'EST PAS MORTE

Il est des morts qu'il faut que l'on tue... tel est le cas de notre vieille Fédération.

C'est ainsi que les délégués des Fédérations unitaire et confédérée, dans les tournées faites à travers le pays, se sont efforcés de faire croire aux camarades que notre Fédération était enterrée.

Nous qui étions « Grèves-Généralistes » nous nous sentions bien placés pour discréder des méthodes et des gens qui, à nos yeux ont vécu — tout au moins — moralement. —

• • •

Parmi les industries les plus touchées par le chômage, la nôtre vient au premier rang.

Manque de crédits disent les uns, c'est peut-être vrai mais il est plus vrai de dire que l'usure et l'inflation sont cause du manque de confiance dans les affaires.

Une importante réunion de militants eut lieu ; dans cette dernière, la situation fédérale fut exposée par le délégué fédéral. Une discussion passionnée s'ensuivit et en conclusion, un désir d'activité plus grand s'est manifesté chez les militants qui, à l'instar des parisiens, ont décidé de mettre au rancart les petites querelles byzantines pour ne voir que le grand travail à accomplir.

Au Congrès régional qui eut lieu le lendemain, il en fut de même. L'unanimité des délégués présents, fut d'accord pour amplifier la propagande et l'agitation dans la région lyonnaise. C'est de bon augure pour l'année 1928. Que ceux qui sont les auteurs de notre position actuelle, et qui n'ont pas eu le courage d'accomplir jusqu'au bout la besogne qu'ils avaient déclaré faire, en prennent de la graine. Donc, pour en revenir à la région lyonnaise, les deux délégués régionaux vont avoir du pain sur la planche.

Il faut que cette besogne s'étende partout, des plus petites localités aux plus grandes, des plus humbles militants aux plus forts. Il faut que l'appel lancé par la circulaire n° 4 soit distinct dans les organisations et mis en application au plus vite.

Il faut que les travailleurs du bâtiment connaissent nos revendications corporatives et sociales afin qu'ils se rangent avec nous dans la bataille qui doit être rude cette année.

Il faut donc que tous les syndicats, que tous les syndiqués nous soutiennent moralement et financièrement, pour accomplir la besogne que nous nous sommes tracée.

Malgré la défaillance de quelques-uns, d'autres militants sont décidés avec nous à faire triompher la vérité, contre le mensonge et l'erreur.

Pour cela, tous les syndiqués, tous les militaires prendront exemple sur leurs camarades lyonnais.

DETROUSSEURS PUBLICS

Il est donc dit qu'en cet an de grâce 1928, les choses menacent de se perpétuer, si nous n'y prenons garde.

Tout ce qui détient une parcelle d'autorité, tout ce qui détient quelqu'argent le plus souvent volé, tout ce qui détient un mandat électoral, tout cela trafique, exploite et pressure le pauvre populo. Les faits journaliers nous le prouvent avec juste raison.

Nous usons notre temps, notre salive et nos plumes à vitupérer contre le mercantilisme et contre la situation faite à l'heure actuelle à tous les travailleurs.

Groupe du XV^e. — Réunion vendredi 27, à 20 h. 30, 85, rue Mademoiselle.

17-18-19-20^e. — Vendredi à 21 heures précises, au Faisan Doré, 28, bd de Belleville, réunion du groupe. Tous présents. Questions importantes : Le Congrès, etc., 3^e conférence Salvator.

Groupe de Choisy-le-Roi. — Réunion du groupe jeudi 26, à 20 h. 30, Maison du Peuple, rue Auguste-Blanqui. Présence indispensable de tous les copains.

Le Groupe Interlocal Anarchiste-Communiste Montréal, Vincennes, Fontenay, se réunira le jeudi 26 janvier 1928, à 20 h. 30, Maison du Peuple, 100, rue de Paris, Montréal.

Il serait désirable que tous les camarades adhérents au groupe assistent plus assidûment aux réunions.

A l'ordre du jour : Le Meeting pour les emprisonnés russes ; la campagne antiparlementaire ; le Congrès extraordinaire.

P. le Groupe : Le secrétaire, J.J.

Groupe Libertaire de Saint-Denis. — Réunion vendredi 27 janvier, à 20 h. 30, précis, local habituel. Présence de tous indispensable. Organisation de la Conférence, le concours de tous est indispensable.

Groupe Régional d'Asnières, Gennevilliers, Bois-Colombes. — Réunion jeudi 26 janvier, à 20 h. 30, rue Jean-Jaurès, à Asnières.

Ordre du Jour : Organisation d'un meeting à Gennevilliers, contre la répression en Russie.

PROVINCE

Trelazé — Groupe d'Etudes Sociales. — Le Groupe se réunira le mardi 31 janvier à 5 heures du soir, salle de la Coopérative, dernière disposition pour la conférence S. Faure qui aura lieu le jeudi 2 février, salle de la Marachère, à Trelazé, à 19 heures précises ; organisation de la conférence de notre camarade Chamin qui doit avoir lieu le dimanche 12 février à 14 heures précises, salle de la Marachère.

Bordeaux. — Groupe Libertaire-Communiste. — Les anarchistes-communistes de Bordeaux sont invités à venir tous, sans exception, à notre réunion générale, qui aura lieu le samedi 28 janvier, à 20 h. 30, rue de la Lande-Bas-de-la-Bourse.

FONTAN J.

Orléans. — Le groupe se réunit tous les vendredis à 20 h. 30, 5, rue du Réservoir.

Toulouse. — Le groupe anarchiste Bien-Etre et Liberté informe les camarades et sympathisants qu'il organise pour le samedi 28 courant, à 20 h. 30, une conférence publique et contradictoire à Blagnac, banlieue de Toulouse. Prendront la parole les camarades Trichet et Mirande du groupe de Toulouse ; sujet traité : « L'Anarchie, sa doctrine, ses principes, sa réalisation ».

Prières d'en venir nombreux.

Narbonne. — Groupe « Elisée Reclus ». — Il existe dans notre ville bon nombre de camarades et de sympathisants, certes, peu d'entre eux assistent régulièrement aux réunions du groupe ; ce n'est pourtant pas, la besogne qui manque.

Quelques copains — toujours les mêmes — mènent le bon combat, mais ils ne peuvent — à eux seuls — supporter tous les frais occasionnés par les deux conférences Lazarevitch et celle qui donnera le 1^{er} février notre bon camarade Bastien.

Allons les amis, un bon geste. Aidez-nous en apportant votre énergie et pour le plus grand malheur de tous les politiciens, la propagande anarchiste s'étendra chaque jour d'avantage.

Un groupe de militants.

Un groupe de militants.

• • •

Parmi les industries les plus touchées par le chômage, la nôtre vient au premier rang.

Manque de crédits disent les uns, c'est peut-être vrai mais il est plus vrai de dire que l'usure et l'inflation sont cause du manque de confiance dans les affaires.

Nous qui étions « Grèves-Généralistes » nous nous sentions bien placés pour discréder des méthodes et des gens qui, à nos yeux ont vécu — tout au moins — moralement. —

EN PROVINCE

BEZIERS

Boutarda est mort

Nos lecteurs se demanderont, qui est ce Boutarda ? Boutarda, c'est l'homme le plus indigné qui a existé sur la terre, le policier le plus crapule et plus bandit qu'on puisse l'imaginer avec les camarades Espagnols surtout doivent s'en rappeler.

Et bien, il est mort, et que sa maladie puisse contaminer toute la famille policière.

Il est mort empoisonné par la tuberculose et cette maladie lui fait payer les dettes qu'il devait à tous les travailleurs.

Boutarda est mort, à qui le tour ?

Le surveillant libertaire.

Vient de paraître le N° 9 de la Revista Prismas cette revue, chaque jour plus intéressante, nous en recommandons la lecture à tous les camarades qui connaissent l'espagnol.

S'adresser à Joachim Puech, 22, rue Solferino, Béziers (Ht.).

BORDEAUX

Conférence Lazarévitch

C'est le mercredi 18, qu'en lieu au Cinéma des Capucins, la conférence Lazarévitch.

Malgré le sabotage des affiches et le refus de la presse locale, pour l'annonce du meeting, nous étions un auditoire peu nombreux, mais choisi. Tous des ouvriers qui pendant deux heures de temps, écouteront attentivement l'exposé de l'orateur. Après cet exposé, nous demandâmes, s'il y avait dans la salle des contradicteurs. Un seul, et pas nous, amusa par le charme de son langage, puis, enfourchant son dada, nous lut un document de 3 pages, dans lequel il nous vantait les bequêtes du régime soviétique sans oublier mille louanges à l'armée rouge. L'auditoire énervé, demanda à ce qu'il la ferme... Mais, ou diable étaient les super as du P.C. ? Pourquoi ne sont-ils pas venus apporter une sérieuse contradiction ? De quoi avaient ils peur ? Céries, nous ne sommes pas bien terribles. De la vérité, sans doute... N'est-ce pas ?

Fontan Joseph.

TOULOUSE

Conférence Lazarévitch

Ce fut dimanche 15 courant que notre camarade Lazarévitch donna à la salle des Jacobins sa réunion et nous rendit compte, preuves en main, de la situation des prolétaires en Russie soviétique. Il ne nous plaît pas d'imiter les fanfarades moscovites et nous aurions souhaité une salle plus abondamment garnie ; il n'en faut pas demander trop au prolétariat toulousain.

Lazarévitch commence à 3 heures. Son exposé est écouté dans le plus grand silence. Il nous retrace la situation précaire de l'ouvrier à l'usine, de l'insouciance de l'hygiène, du retard apporté dans les paiements, de l'augmentation des accidents de travail, de la pénurie des hôpitaux. Il nous entretient de la Nep, cet organisme bourgeois de l'industrie et du commerce privé ; de la Guepeou, qui emprisonne en série et distribue les années d'exil et de prison par ordre administratif, sans avocat et sans que personne, sauf les proches, soient informés du sort de nos frères qui ont eu le tort de ne pas trouver à leur goût le système dictatorial soviétique.

Puis c'est le procès de cette armée rouge aux pieds de laquelle s'agenouille Colomer « que n'a eu ni la guerre ni la révolution », et c'est encore la question du syndicalisme œuvrant sous l'œil de la police du Guepeou ; les prisonniers sont gardés de visiter les Calonne et autres Colomer et l'exposé se termine par les 15 ou 16 catégories de sols. Lazarévitch nous parle de tout ce qu'il tient sur les journaux.

Le récit est le procès de cette armée rouge aux pieds de laquelle s'agenouille Colomer « que n'a eu ni la guerre ni la révolution », et c'est encore la question du syndicalisme œuvrant sous l'œil de la police du Guepeou ; les prisonniers sont gardés de visiter les Calonne et autres Colomer et l'exposé se termine par les 15 ou 16 catégories de sols.

Lazarévitch continue à 3 heures. Son exposé est écouté dans le plus grand silence. Il nous retrace la situation précaire de l'ouvrier à l'usine, de l'insouciance de l'hygiène, du retard apporté dans les paiements, de l'augmentation des accidents de travail, de la pénurie des hôpitaux. Il nous entretient de la Nep, cet organisme bourgeois de l'industrie et du commerce privé ; de la Guepeou, qui emprisonne en série et distribue les années d'exil et de prison par ordre administratif, sans avocat et sans que personne, sauf les proches, soient informés du sort de nos frères qui ont eu le tort de ne pas trouver à leur goût le système dictatorial soviétique.

Lazarévitch commence à 3 heures. Son exposé est écouté dans le plus grand silence. Il nous retrace la situation précaire de l'ouvrier à l'usine, de l'insouciance de l'hygiène, du retard apporté dans les paiements, de l'augmentation des accidents de travail, de la pénurie des hôpitaux. Il nous entretient de la Nep, cet organisme bourgeois de l'industrie et du commerce privé ; de la Guepeou, qui emprisonne en série et distribue les années d'exil et de prison par ordre administratif, sans avocat et sans que personne, sauf les proches, soient informés du sort de nos frères qui ont eu le tort de ne pas trouver à leur goût le système dictatorial soviétique.

Lazarévitch commence à 3 heures. Son exposé est écouté dans le plus grand silence. Il nous retrace la situation précaire de l'ouvrier à l'usine, de l'insouciance de l'hygiène, du retard apporté dans les paiements, de l'augmentation des accidents de travail, de la pénurie des hôpitaux. Il nous entretient de la Nep, cet organisme bourgeois de l'industrie et du commerce privé ; de la Guepeou, qui emprisonne en série et distribue les années d'exil et de prison par ordre administratif, sans avocat et sans que personne, sauf les proches, soient informés du sort de nos frères qui ont eu le tort de ne pas trouver à leur goût le